

DEMEURER EN JÉSUS-CHRIST

Jean XV, 4.

Sermon prêché le 4 Juin 1916

PAR

C.-E. BABUT, pasteur à Nimes

Se vend au profit des Missions Évangéliques de Paris

256095

DEMEURER EN JÉSUS-CHRIST

« Demeurez en moi, et moi je demeurerai
en vous. »

Jean XV, 4.

NOTRE texte renferme un précepte : « Demeurez en moi, » et une promesse étroitement liée à ce précepte : « Et moi je demeurerai en vous. » L'un et l'autre répondent à un besoin profond du cœur de l'homme, besoin qui est de tous les temps, mais que les circonstances actuelles sont propres à nous faire sentir plus vivement : le besoin de permanence et de stabilité. Par le fait de la guerre, et d'une telle guerre, aujourd'hui tout est incertain, précaire, menacé : notre situation matérielle, notre bonheur de famille, les vies de ceux qui nous sont chers, le sort de notre patrie, de nos Eglises, de l'Europe et de l'humanité. Qui nous garantira contre la tempête ? Qui nous procurera du repos ? Qui nous assurera des biens dont la possession ne pourra

nous être ravie ? Jésus-Christ seul répond d'une manière satisfaisante à cette question pleine d'anxiété, à cette aspiration douloureuse de nos âmes. Tout le reste change, passe et peut s'écrouler d'un jour à l'autre ; nous ne savons pas ce qui en sera de nous d'ici à quelques mois. Mais Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement ; si nous lui appartenons par la foi, nous entrons déjà en quelque mesure dans l'éternité.

Cette éternité est-elle de l'immobilité ? Exclut-elle tout mouvement et tout progrès ? Celui qui demeure en Jésus-Christ demeure-t-il en lui comme la montagne sur sa base, comme la statue sur son socle, comme le bourgeois dans sa maison ? Jésus-Christ a soin d'écarter tout malentendu de ce genre par la comparaison qu'il emploie : « Demeurez en moi », dit-il, « comme des sarments dans le cep. » Ici, à l'idée de permanence s'ajoute l'idée de vie. Plus le sarment enlace et pénètre le tronc du cep de ses fibres, plus il lui devient intérieur, plus il s'unit étroitement à lui, plus abondante est la sève que le sarment reçoit du cep et qui le rend capable de croître, de se couvrir de feuilles, de fleurs et de fruits. Telle est la vie chrétienne ; elle répond donc à la fois, et à ce besoin de stabilité que nous avons déjà constaté, et à un autre besoin qui n'est pas moins légitime ni moins universel, celui de mouvement, d'activité, de progrès. Donnons-nous le spec-

tacle de cette vie, telle que Jésus la définit dans notre texte et dans tout le discours dont ce texte fait partie. La contemplation de ce magnifique idéal sera propre et à nous faire sentir ce qui nous manque, et à nous inspirer un plus ardent désir de l'obtenir et une plus ferme espérance de le recevoir de Dieu.

I

« Demeurez en moi, et moi je demeurerai en vous. » Il est remarquable qu'ici l'action de l'homme soit mentionnée en première ligne, et que l'action de Dieu ou du Christ semble suivre celle de l'homme et en dépendre. Certes, dans la relation de l'homme avec Dieu, l'initiative première et souveraine appartient à Dieu ; Jésus le rappelle dans notre chapitre même : ce n'est pas vous qui m'avez choisi, dit-il à ses disciples ; c'est moi qui vous ai choisis. Il les a cherchés, appelés, attachés à sa personne, instruits par sa parole, rendus témoins de ses œuvres ; il les a gardés dans le nom, c'est-à-dire dans la connaissance du Père. Mais il va les quitter, et le moment est venu où les disciples devront prouver que tous les soins que leur Maître a pris d'eux n'ont pas été perdus, où ils devront demeurer dans la communion de leur Seigneur et Sauveur devenu invisible. De là

dépendra toute leur vie, toute leur activité chrétienne.

Puisque à coup sûr rien ne manque, ni ne manquera jamais, à l'action et à la grâce de Dieu à l'égard de chacun de nous, puisque notre fidélité est seule incertaine et inégale, c'est de celle-ci que dépend en définitive le sort de notre âme. Quelle différence profonde, ou plutôt quelle opposition radicale, que celle qui existe à cet égard entre disciple et disciple, entre sarment et sarment, pour rappeler la comparaison de Jésus ! Celui qui demeure dans le cep porte un fruit abondant à la gloire de Dieu ; celui qui n'y demeure pas est retranché comme un sarment qui ne tient plus au cep ; puis il se dessèche, on le jette au feu et il brûle. Apprends-nous donc Seigneur, à demeurer en toi !

Mais comment demeurer en Jésus-Christ ? L'entretien du Seigneur avec ses disciples nous fournit à cet égard de précieuses lumières.

Avant tout, pour demeurer en Jésus-Christ, il faut être venu à lui, l'avoir accepté pour Maître. C'était le cas des apôtres, malgré leurs imperfections. Ne mettons pas, comme on dit vulgairement, la charrue devant les bœufs, la sanctification avant la conversion et la foi. Mon cher auditeur, êtes-vous allé à Jésus-Christ pour trouver auprès de lui le pardon de vos péchés et le salut de votre âme, êtes-vous entré dans une relation vivante et personnelle avec lui par

la foi ? Avez-vous éprouvé, au moins à quelque degré, les effets de sa puissance et de sa miséricorde ? C'est par là qu'il faut commencer, avant qu'il puisse être question de demeurer en lui.

Étant ainsi entrés à l'école du Sauveur, notre devoir le plus élémentaire est d'écouter et de retenir sa parole, et c'est un premier moyen de demeurer en lui. « Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent en vous, dit-il, demandez ce que vous voudrez et vous l'obtiendrez. » Jésus est plus qu'un docteur, mais il est aussi un docteur, disons mieux : il est la vérité même ; de là l'importance souveraine de sa parole. Celle-ci est la parole même de Dieu ; elle conduit à la connaissance de Dieu et à la vie éternelle ceux qui la reçoivent ; elle jugera au dernier jour ceux qui la rejettent. Chers frères, chères sœurs, que faites-vous de la parole du Christ, et aussi de la parole de ses apôtres, qui est un écho fidèle et un commentaire inspiré de la sienne ? La lisez-vous chaque jour, laissant de côté toute autre occupation plutôt que celle-là ? La recevez-vous avec foi, comme venant de Dieu et comme s'adressant à vous personnellement ? Votre âme s'en nourrit-elle ? Y cherche-t-elle et y trouve-t-elle l'apaisement et la consolation à l'heure de l'angoisse, le secours et la force à l'heure de la tentation ? En lisant une émouvante notice biographique au sujet d'un de nos chers soldats chrétiens tombés au service de la patrie, Gustave

Escande, fils de missionnaire et, dans son intention, futur missionnaire lui-même, j'ai été tout particulièrement frappé de voir la place que tenait dans sa vie la lecture et l'étude constante de son Nouveau Testament. Il le lut deux fois en entier en quelques semaines ; fort éprouvé par le sentiment de son isolement moral, la sainte Parole de son Dieu lui tenait compagnie, le fortifiait, le consolait, le réjouissait. Elle l'a rendu capable de demeurer en Christ, soit à la caserne, soit en face de l'ennemi et sous la menace continuelle de la mort.

Pour que notre relation avec Dieu soit mutuelle et vivante, comme je le disais tout à l'heure, il faut qu'après l'avoir écouté, nous lui parlions aussi ; en d'autres termes, il faut qu'à la lecture de la Parole de Dieu se joigne la prière, nouveau moyen, non moins nécessaire, de demeurer en Christ. Dans la suite de l'entretien auquel appartient notre texte, Jésus dit à ses apôtres : Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. Avant d'avoir connu Jésus, les apôtres priaient Dieu sans doute, car c'étaient de pieux Israélites. Mais maintenant ils doivent prier en chrétiens, au nom de Jésus, c'est-à-dire comme de sa part, en s'appuyant sur sa promesse, sur son œuvre rédemptrice, sur ses souf-

frances, sa mort et sa résurrection, sur son intercession constante et miséricordieuse auprès du Père. Laissez-moi vous le demander encore : remplissons-nous tous cette condition essentielle d'une communion permanente avec le Sauveur, et avec Dieu par lui ? prions-nous, non seulement dans le temple et pendant le culte, mais dans nos demeures, non seulement pendant quelques rapides instants le matin et le soir, mais à toute heure, par la direction habituelle de nos âmes vers Dieu ? Prions-nous au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire tout ensemble avec l'humilité de pécheurs qui se savent et se sentent indignes par eux-mêmes des bienfaits de Dieu, et avec la sainte hardiesse d'enfants de Dieu qui osent implorer et attendre toute grâce du Père pour l'amour du Sauveur qui les a rachetés ? Prier sans cesse ou demeurer en Jésus-Christ, c'est presque la même chose ; car c'est par la foi que nous demeurons dans la communion du Sauveur ; or, la prière est l'expression naturelle et comme la respiration constante de la foi.

Mais la foi sans les œuvres est morte. Par conséquent aussi la lecture journalière de l'Écriture sainte et la pratique habituelle de la prière seraient stériles si elles n'étaient pas accompagnées de l'observation des commandements de Dieu. L'obéissance est le moyen de grâce par excellence ; elle est donc aussi le moyen de demeurer en Jésus-Christ. « Si vous gar-

dez mes commandements, dit-il, vous demeurerez dans mon amour, comme je garde les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour... Le Père ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. » C'est donc par l'accomplissement de la volonté de son Père que Jésus lui-même demeurerait dans une communion parfaite et ininterrompue avec lui ; et c'est par le même moyen que nous persévérerons dans la communion de Jésus-Christ. Notre obéissance doit s'efforcer de ressembler à celle du Sauveur, c'est-à-dire qu'elle doit tendre à la perfection. Elle doit être à la fois positive et négative, repousser toute apparence de mal, ne pas hésiter ni reculer devant aucune forme et aucun appel du bien. Elle doit s'appliquer également à l'ensemble et aux détails, aux grandes choses et aux petites. Elle doit prendre constamment pour règle, non pas l'opinion des hommes, mais l'exemple et la parole du Christ. Elle doit être prête à tous les sacrifices, même à celui de la vie, comme l'obéissance de Jésus lui-même et comme celle de nos soldats. Si nous constatons que nous nous sommes écartés sur un point quelconque de la volonté divine, nous devons immédiatement, par une humble et prompte confession, chercher le pardon divin et implorer sur notre âme coupable l'effusion du sang du Rédempteur. Car Dieu est saint, Dieu est lumière ; c'est dans sa lumière qu'il nous appelle à marcher ; c'est à ce prix que

notre communion avec lui par Jésus-Christ sera maintenue ou ne sera momentanément troublée que pour être aussitôt rétablie par sa grâce et par notre repentir.

Ajoutons que l'obéissance vraiment agréable à Dieu n'est pas celle qui serait dictée par la crainte ou par l'intérêt, ou même par le seul sentiment de l'obligation morale ; c'est celle qui procède de l'amour. C'est pourquoi nous avons entendu tout à l'heure Jésus nous dire : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme je garde les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. » Aimer Jésus-Christ est donc le moyen le plus excellent de demeurer en lui. L'obéissance de l'amour est seule intérieure et complète, parce que c'est l'obéissance du cœur ; c'est en même temps la plus facile, parce qu'elle coule de source. Qu'y a-t-il de plus doux que de demeurer dans l'affection d'un être aimé et digne de l'être ? C'est ainsi qu'une femme se repose sur l'affection de son mari, un enfant docile sur celle de ses parents. Rappelons-nous qui est Jésus et ce qu'il a fait pour chacun de nous ; apprenons à dire avec saint Paul : « Je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi » ; il ne nous sera pas difficile d'aimer un tel Sauveur. Souvenons-nous en même temps que notre amour

pour lui doit se traduire par notre amour pour nos frères. C'est en les servant que nous le servirons ; c'est en employant notre vie pour eux que nous mettrons notre vie pour lui et que nous demeurerons en Christ.

Remarquons enfin que nos circonstances et nos épreuves actuelles, cette guerre que nous ne pouvons jamais perdre de vue longtemps de suite, ajoutent un poids nouveau et une urgence spéciale aux saints devoirs que nous venons de considérer. Parce que tout est incertain, parce que la terre tremble sous nos pas, parce qu'une force inconnue emporte notre patrie et nous-mêmes, nous ne savons vers quels horizons, nous voulons demeurer en Christ ; parce que, dans nos entretiens de tous les jours, dans les journaux que nous lisons, dans les lettres que nous recevons, abondent les paroles qui nous troublent, nous passionnent et menacent de nous ôter toute tranquillité d'âme, nous voulons plus que jamais serrer dans notre cœur les paroles de vie éternelle que Jésus nous a données. Parce que nous sommes assiégés de craintes et d'inquiétudes au sujet de ceux que nous aimons, de notre chère patrie, de nos alliés, nous voulons, plus que jamais encore, persévérer dans la prière et la présenter au Père au nom de Jésus. Parce que la guerre est pour nous l'occasion de grands devoirs et aussi de grandes tentations, nous

voulons prendre pour règle absolue et unique de notre vie les commandements du Maître et les observer désormais avec plus de fidélité. Parce que, partout dans le monde, la haine sévit, se déchaîne et multiplie les crimes et les massacres, nous voulons nous réfugier dans l'amour du Sauveur et aimer comme nous avons été aimés. La guerre, ainsi comprise, deviendra pour nous un moyen de grâce. N'est-ce pas pour cela que Dieu l'a permise ?

II

Il est temps de passer du précepte : « Demeurez en moi » à la promesse qui est étroitement liée : « Je demeurerai en vous. » Admirable réciprocité ! Quand Jésus dit : « Demeurez en moi », nous sommes tentés de dire : « Comment l'homme atteindra-t-il si haut ? » Cela lui est possible par la grâce de Dieu. Et quand il dit : « Et moi je demeurerai en vous », nous sommes tentés de dire : « Comment Dieu descendra-t-il si bas ? » Cela est digne de sa bonté et de son amour. C'est comme un renouvellement de l'incarnation qui la dépasse, en ce sens que Dieu vient et daigne habiter, non plus dans une nature humaine parfaitement pure, mais chez des hommes pécheurs.

Je viens de mentionner l'amour de Dieu. La pre-

mière réponse de Dieu à la fidélité de l'homme qui demeure en Christ, c'est une manifestation nouvelle et un accroissement de son amour : « Le Père lui-même vous aime, dit Jésus, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis issu de Dieu. » Et encore : « Si quelqu'un a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père. » Ici encore, il faut rappeler que l'amour de Dieu a précédé celui de l'homme. Dieu nous a aimés le premier ; il a aimé le monde. Mais cet amour de compassion qui s'étend à toutes les créatures, tout infini qu'il est, n'épuise pas la capacité d'amour qui est en Dieu, et ne répond pas à lui seul à ce besoin d'amour et de communion avec Dieu qui est ce qu'il y a de meilleur chez l'homme. Il y a un amour plus tendre, plus intime, un amour de complaisance et de sympathie, que Dieu ne peut témoigner qu'à ses enfants dociles ; c'est de cet amour-là qu'il est dit : « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui. » Rappelons-nous la parabole de l'Enfant prodigue. Certes, le Père aime toujours son fils ingrat et rebelle ; c'est pourquoi il ne cesse pas de l'attendre et le reconnaît de loin quand il revient. Mais, tant qu'il est absent, le Père ne peut pas lui témoigner son amour, lui ouvrir ses bras, le faire asseoir à sa table et l'associer à sa vie de famille. Tout cela n'est possible qu'après le re-

pentir et le retour du prodigue. Alors le père se réjouira au sujet de son fils et lui dira, même avec un degré de tendresse de plus, ce qu'il dit à son frère aîné : « Mon enfant, tu es toujours avec moi et tout ce que j'ai est à toi. » Tel est l'amour réservé à ceux qui sont revenus à Dieu par la foi en Jésus-Christ et qui demeurent dans la communion du Sauveur. Qui ne souhaiterait d'avoir part à un tel amour, qui voudrait être assez insensé et ennemi de lui-même pour s'en exclure par son incrédulité, sa rébellion et son ingratitude ?

Après avoir dit : « Mon père l'aimera » (aimera celui qui demeure en Christ), Jésus ajoute : « Et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. » Nous, c'est-à-dire Dieu et moi ; quel autre que Jésus aurait osé s'exprimer de la sorte ? Ainsi, Celui qui vient habiter chez l'homme, c'est Dieu tout entier, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Dieu au-dessus de nous, Dieu avec nous, Dieu en nous. La parole que nous venons de citer mentionne le Père et le Fils ; quant au Saint-Esprit, vous savez la place que la promesse du Consolateur tient dans les derniers entretiens de Jésus avec ses disciples. C'est donc le Dieu trois fois saint qui vient faire de l'âme humaine son sanctuaire. Puisqu'il est saint, il la purifie de tout mal ; puisqu'il est amour, il la remplit de son amour. Il vient habiter en nous comme l'âme dans le corps, comme le feu dans le fer rouge.

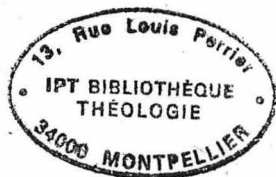
Mais plutôt rappelons une fois de plus la comparaison que Jésus a choisie. Le Seigneur habite en nous comme le cep dans les sarments, à qui il communique incessamment sa sève. C'est dire qu'il dirige et pénètre de plus en plus nos pensées, nos paroles et nos actions ; de plus en plus, il nous rend semblables à Jésus-Christ lui-même, qui ne pouvait faire d'autres œuvres ni prononcer d'autres paroles que celles que le Père lui avait données.

La vigne n'est faite que pour porter du fruit ; si elle n'en porte pas, elle devient inutile et bonne à brûler. Telle est donc la conséquence de la présence du Seigneur en nous : « Si vous demeurez en moi, vous porterez beaucoup de fruit. » Il s'agit de ce fruit excellent qui s'appelle l'amour, la bonté, la patience, la douceur, la pureté, la tempérance. Celui-là seul qui porte de tels fruits et qui les produit en abondance, est vraiment et pleinement un disciple de Jésus-Christ. Comme tout bon fruit, ce fruit spirituel est agréable et utile aux hommes. Mais Jésus insiste surtout sur ce point, qu'il glorifie Dieu. Comme une vigne belle et féconde est la joie et l'orgueil de son propriétaire, ainsi une vie sainte et une Eglise vivante réjouissent et honorent notre Père céleste. Est-ce que cette pensée vous laisserait froids, mes chers auditeurs ? M'objecterez-vous que l'intérêt de la gloire de Dieu ne vous touche guère, parce

qu'à vos yeux cette gloire ne peut être ni augmentée ni diminuée ? Si vous teniez ce langage, c'est que vous seriez bien peu attentifs à ce qui se passe aujourd'hui, et au mal qu'on peut considérer comme le plus grand de ceux que nous fait la guerre. Ne voyez-vous pas qu'elle obscurcit la gloire de Dieu ? N'entendez-vous pas ces voix nombreuses qui déclarent qu'elles ne veulent plus entendre parler du Dieu des chrétiens, puisque ce Dieu n'a pas pu ou pas voulu empêcher un si grand crime, dont de prétendus chrétiens sont les auteurs responsables ? Nous avons sans doute de bonnes raisons à leur opposer ; mais il faut plus et mieux que des raisons ; il faut des faits et des actes. Il faut qu'à l'encontre de ce christianisme officiel et mensonger, qui prétend confisquer la divinité au profit de l'ambition et de l'orgueil d'une nation, le christianisme vrai et primitif, celui de Jésus-Christ et des apôtres, celui de l'humilité et de l'amour, s'affirme avec une puissance toute nouvelle. Il faut qu'un peuple saint se lève, recruté parmi toutes les nations, une famille de serviteurs et de disciples du Christ qui demeurent en Lui, en qui il puisse demeurer et par lesquels il porte beaucoup de fruits. Alors Dieu sera glorifié, alors l'Évangile sera vengé des dédains de l'incrédulité et protégé contre les apostasies. C'est un résultat, c'est une victoire qui doit nous tenir au moins autant à cœur que celle de la France. Voulez-vous, chers

frères et sœurs, appartenir à cette sainte milice avec laquelle et par laquelle le Seigneur vaincra ? Appliquez-vous désormais de tout votre cœur à demeurer en lui. Alors il demeurera en vous ; il manifestera dès aujourd'hui en vous et par vous sa grâce et sa puissance. Demain, il vous recueillera de devant le mal dans sa maison céleste, afin que vous y demeuriez pour toujours avec lui.

Amen !



Imprimé par

L'ASSOCIATION OUVRIÈRE « LA LABORIEUSE »

rue J.-B.-A. Godin, 7, à Nîmes

le 15 Juillet 1916